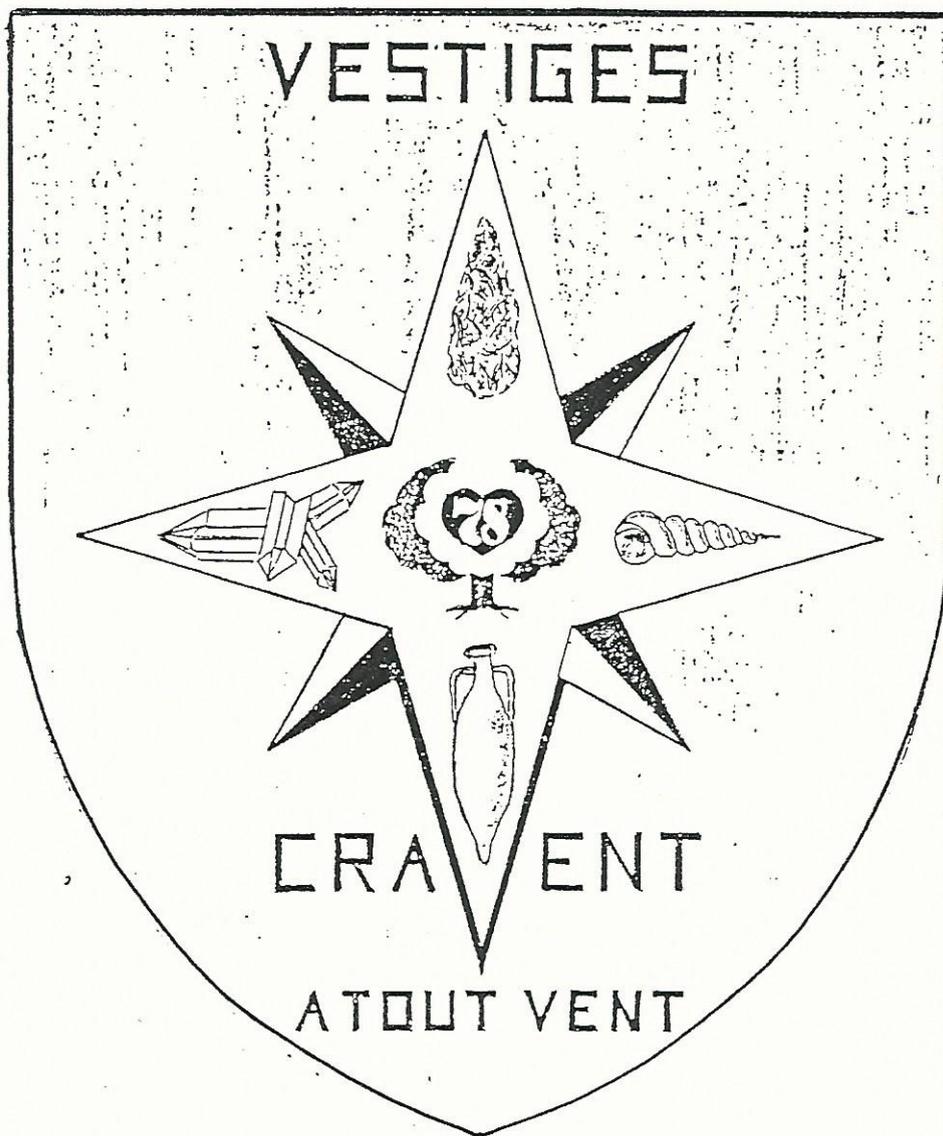


# RETRO N° 23

## INFORMATION



CE N'EST PAS PARCE QUE C'EST DIFFICILE DE  
TROUVER POUR QUE JE N'OSE PAS CHERCHER

## VESTIGES A TOUT VENT

### LA VIE DES PAYSANS

Suite à notre visite chez Monsieur Jean Robert le 25 mai 1995 en compagnie de Mademoiselle Huet, pour l'interroger sur son passé de cultivateur; celui-ci nous reçut très aimablement et voici ce qu'il nous conta.

Après avoir quitté l'école à 14 ans, j'ai commencé à aider mes parents sérieusement, il me fallait apprendre le métier.

Je me souviens dans ma jeunesse d'avoir labouré les champs avec une charrue en bois à un soc (araire) il fallait bien la tenir pour faire un sillon droit, la profondeur du labour était environ de 15 centimètres.

A cette époque, nous faisions approximativement comme surface de labour un arpent, soit un demi-hectare (ou charrue dans la France de l'Ancien Régime, unité de surface qui correspondait à ce que pouvait labourer une charrue, soit une journée de travail de 9 à 10 heures.

Je me rappelle qu'il y avait une ferme dans les environs de Cravent où le fermier exigeait que ses charretiers se lèvent chaque jour à 4 heures du matin hiver comme été. L'hiver ils arrivaient aux labours vers les 6 heures et comme il faisait encore noir ils allumaient un feu ou bien tournaient autour du champ pour se réchauffer, en attendant un jour suffisant pour atteler, repos le midi et départ au travail vers 13 heures 30, et retour à la nuit tombée, cela pendant 6 jours de la semaine.

Nous, nous suivons la lumière du jour, après un petit déjeuner substantiel notre premier soin était de donner à manger aux chevaux avec une répartition d'avoine plus conséquente si la journée s'annonçait rude (la ration d'avoine était donnée dans un sac attaché au cou du cheval) il fallait également les étriller, les faire boire, nettoyer l'écurie des souillures de la nuit, remettre une litière fraîche pour le retour du travail, (les chevaux en dehors du travail restaient toujours à l'écurie). Une fois toutes les corvées terminées, et les chevaux harnachés, je partais avec ou sans outillage, celui-ci pouvant être déjà dans les champs, alors l'attelage se faisait sur place.

Nous employions principalement des percherons (chevaux du Perche), ils avaient comme nom, Marceau, Taupin, Papillon, Bayard, Verdun, Démon, Charlot, etc.....

Pour 60 hectares de culture, il fallait 5 chevaux. En 1925 mon Père fit l'acquisition d'un brabant. (Charrue métallique à avant-train, munie d'un double jeu de socs.

Nous faisions en moyenne quatre labours par an, la surface cultivable était divisée en quatre, 1/4 jachère, 1/4 blé, 1/4 avoine orge, et 1/4 luzerne, sanfoin et betteraves (pour nourrir les bêtes).

J'ai été le dernier à Cravent à avoir pratiqué le principe des jachères en diminuant progressivement cette méthode de 1965 à 1970.

Après les labourages il fallait semer à la main en marchant directement sur les labours ce qui était très pénible, il fallait prendre

des repaires pour ne pas passer deux fois au même endroit et avoir aussi le coup de main pour semer juste la quantité que nous avions prévue à l'hectare, ensuite herser pour casser les mottes et enterrer le grain, nous faisons le roulage des blés au printemps

Par principe nous faisons des blés d'hiver, parfois de printemps si les blés avaient gelé, à cette époque les blés étaient moins résistants que maintenant, il y a eu une amélioration des variétés.

La récolte était de 25 à 30 quintaux à l'hectare, actuellement elle est en moyenne trois fois supérieure. (Il y a aussi des jachères mais les raisons en sont différentes).

Il n'y avait pas de traitement des céréales comme actuellement bien souvent il fallait passer dans les récoltes pour "déchardonner" à Cravent nous avions très peu de coquelicots, le terrain n'étant pas propice à ce type de plante, une chance pour nous.

Une fois les blés mûrs, il fallait faire la moisson, le premier travail était de déborder le champ à la faux pour faciliter le travail de la machine. Mon grand-père avait acheté une javeleuse en 1898. (Javeleuse machine qui coupe le blé et le met en javelles).

Aussitôt le champ débordé nous passions la javeleuse tirée par un cheval, derrière celle-ci une équipe suivait (bien souvent des femmes) pour ramasser les javelles "qu'ils ou elles" mettaient en dizeaux. Les dizeaux restaient dix à quinze jours à sécher dehors avant d'être mis en meule ou porté sous le hangar.

## LA VIE DES PAYSANS (4)

A la fin de la moisson, la dernière charrette avec les javelles était décorée d'un bouquet, et à la ferme nous faisons la Passée d'Août un grand repas simplement avec les participants présents.

Il fallait commencer à battre en septembre et octobre pour avoir la semence d'hiver. Notre récolte était vendue à des grossistes.

Je me souviens que le père d'André Gouyette avait acheté une moissonneuse lieuse en 1913 - 1914.

Par la suite nous avons eu le semoir à rayons qui fut pour nous un gros progrès avant d'arriver au modernisme actuel.

La ferme du château n'était pas très conséquente il y avait quelque vaches et un cheval, mes parents avaient les terres en location. Le premier tracteur fut acheté pour cette ferme par Monsieur le Professeur Broca en 1924, celui-ci avait pour projet de récupérer les terres en location pour en faire une grande ferme, mais le projet fut abandonné à sa mort de cette même année.

En l'année 1954 j'ai eu mon premier tracteur, et je gardais encore trois chevaux, je me séparai de mes chevaux progressivement. Avec mon premier tracteur je labourais deux hectares par jour avec un soc. Aujourd'hui, il y a des charrues avec une multitude de socs tirés par des tracteurs d'une très grande puissance. (Robert Desmousseaux a acheté également son premier tracteur en 1954.

Diverses mécaniques pouvaient s'adapter dessus soit pour épandre le fumier, les engrais et permettre d'employer de nouveaux produits ...

comme les desherbants avec des rampes d'arrosage etc....

Si avec le cheval, le labour était en moyenne de 15 centimètres de profondeur, avec le tracteur il était possible de descendre à 30 centimètres suivant le terrain, ce qui est courant actuellement. Pour remplacer la herse, il y a eu le canadien qui est toujours employé.

Les terres étaient déjà en partie regroupées avant le remembrement, (sauf des parcelles appartenant à des particuliers qui par la suite furent échangées), je ne me souviens pas qu'il y eut des histoires entre les propriétaires, des discussions c'est certain, mais sans pour cela désunir le village. Avant le remembrement l'oncle d'André Gouyette avait 72 parcelles pour une surface de 40 hectares (à cette époque il était locataire de la ferme des "Lion" ) soit une moyenne de 0 hectare, 55 par parcelle.

La coopérative de Bréval fut créée en 1956, nous portions notre blé avec des tombereaux ou banneaux (banneaux dictionnaire 1833, petite benne ou tombereau porté sur deux roues), nous prenions également la voiture fourragère à 4 roues que nous pouvions charger beaucoup plus, un sac de blé pesait 100 kilos il fallait déjà être très fort pour les monter au grenier où ils étaient stockés en attendant la livraison. Pour les descendre au moment de la livraison nous les faisons glisser sur des planches. Le payement se faisait 8 à 15 jours après.

Si le sac de blé était déjà lourd, celui de farine pesait 159 kilos. (Je n'ai jamais eu l'explication de ce chiffre) à l'époque il y avait très peu de tacherons pouvant manier des poids aussi énormes.

LA VIE DE NOS PAYSANS (6)

C'était peut-être une garantie de trouver du travail pour les hommes très forts; les Forts des halles par exemple, à l'époque pour être admis dans cette corporation devaient parcourir une certaine distance avec 200 kilos sur le dos, généralement un demi boeuf.

En 1970 la moitié de la production de blé était livrée à la coopérative, parfois il y avait un problème si le blé était humide, mais très vite l'affaire fut réglée sans que personne se trouve lésé.

Le reste de la production était engrangé.



LA MOISSON A CRAVENT EN 1932

LA PASSEE D'AOÛT

PHOTO DE MR JEAN COLOMBE

## LA VIE DE NOS PAYSANS (7)

Le bottelage du foin se faisait soit avec une attache de foin tourné ou avec de la paille de seigle; le foin servait avec les betteraves de nourriture aux vaches et aux chevaux l'hiver.

La paille était récupérée pour faire la litière des bêtes, et après souillures mise en tas pour la fermentation et en faire un bon fumier, qui sera réparti dans les terres comme engrais.

Il y avait très peu d'ouvriers agricoles à Cravent avec un travail fixe, ils travaillaient chez l'un ou chez l'autre suivant les besoins; binage des betteraves, moisson, batteuse etc..., et suivant les saisons, il y avait aussi des journaliers tacherons qui venaient aider aux moments les plus cruciaux.

Les ouvriers (ères) agricoles avaient toujours une activité personnelle: faire un peu d'élevage, cultiver un lopin de terre, et aider aux travaux de la commune, remblayage et entretien des chemins, entretien du lavoir, fossoyeur, la tuilerie, etc... . Comme exemple les Huet et Corno de Cravent vendaient des lapins, volaille et oeufs etc... .

Un ramasseur passait régulièrement pour acheter les volailles et les oeufs avec une voiture à cheval, ensuite il vint en voiture.

Au temps de mon père nous avions un cheval Breton Bibi qui est mort à l'âge de 29 ans, c'était le cheval passe-partout, il tirait aussi bien la carriole que la charrue. Je ne me souviens pas si c'est lui qui m'amena à Mantes le jour où j'ai passé mon certificat d'Etudes.

Nous avions un cochon que nous élevions uniquement pour notre

consommation personnelle, ainsi que des volailles. Nous avions aussi un jardin pour faire nos légumes.

Nous avions 15 vaches à traire deux fois par jour et cela 7 jours sur 7, c'était le travail de ma mère, aux beaux jours nous les sortions un peu mais la plus grande partie du temps elles restaient à l'étable, elles avaient pour nourriture de la luzerne, du sanfoin et comme nourriture principale l'hiver des betteraves et du foin; la litière était faite avec de la paille qui comme pour les chevaux devenait fumier, que nous répartissions à la fourche sur les terres avant les labours. Par la suite nous avons eu un épandeur.

Le ramasseur de lait avec sa voiture à cheval venait chaque jour de Villiers-en-Désœuvre et appartenait à la laiterie de Jeufosse (l'emplacement de cette laiterie existe toujours), aujourd'hui c'est un marchand de meubles. Il y avait aussi le syndicat de la laiterie de Bueil, une voiture à cheval passait prendre les brocs de lait pour les amener sur la place où un camion faisait le plein. Les brocs en fer étaient très lourds, par la suite l'aluminium les remplaça avantageusement.

Les brocs arrivaient de la laiterie parfaitement propres.

A partir d'une certaine époque le lait était payé "au gras" (% en matière grasse dans le lait), le plombage des brocs avec le code du fermier devint obligatoire, plus il y avait de matière grasse dans le lait, plus il valait cher. Et en dernier les brocs furent supprimés pour la citerne individuelle chez le fermier.

Bien avant la guerre de 1939 la voiture à cheval fut remplacée

par un camion roulant à l'essence. Tant que le laitier a fait sa tournée on pouvait lui acheter beurre et camemberts.

Pour nous éclairer à l'écurie comme à l'étable nous avions une lampe tempête (à pétrole) cela peut sembler dangereux mais la flamme était protégée par un globe de verre.

Le midi, on se reposait 1 heure, 30 et nous travaillions suivant la longueur du jour; l'hiver il y avait toujours à faire, s'occuper des bêtes, faire le bois de chauffage, et les menues réparations que nécessitait l'entretien d'une ferme.

Il y avait un charron Douville qui fut maire du pays et dont une rue porte son nom; il y avait aussi un autre charron Ledebt où habitent les "Chenuet", Jean Confais y travailla, et un maréchal-ferrant juste à coté de l'épicerie buvette; à cette époque le chômage était inexistant.

La charcuterie Dubos était déjà fermée lors de ma jeunesse, le père du charcutier Monsieur Dubos (l'instituteur) est mort en 1941.

Nous avions comme amusement le bal tous les quinze jours avec des musiciens, violon, saxo et accordéon. Nous avions aussi le dimanche à l'épicerie buvette, le billard, la partie de carte et les dominos. nous allions aussi dans les communes voisines les jours de fête. Par la suite nous allions voir la télévition à l'école.

La poste venait chaque jour de Mantes déposer son courrier à l'épicerie buvette qui faisait office de bureau de poste; et amenait parfois des voyageurs ou en prenait pour descendre à Mantes ou dans un

pays se trouvant sur le parcours, bien entendu ceux qui partaient ne pouvaient revenir que le lendemain.

En 1925 un cultivateur de Saint-Illiers-la-Ville ("Debarville") avait un camion à essence avec des sièges sur les côtés, les voyageurs étaient placés vis-à-vis ce qui facilitait les bavardages, il faisait un aller et retour une fois par semaine à Vernon.



LA MOISSON A CRAVENT EN 1932

LA PASSEE D'ACUT

PHOTO DE MR JEAN COLOMBE